

LE NON-DIT

« Le dire n'est jamais que défi à l'indicible,
et la pensée que dénonciation de l'impensée »

Edmond Jabès, *le Parcours*

« Le silence, le néant, c'est bien là l'essence
de la littérature, "la Chose même" »

Maurice Blanchot, *la Part du feu*

Ce qui suit a plutôt le caractère d'un avant-propos que d'une préface. Il devrait en résulter pour nos lecteurs que notre intention n'est pas de dire d'avance ce que les auteurs des articles réunis dans le présent numéro de *Romanica Cracoviensia* apportent à la réflexion à laquelle l'intitulé général du volume avait d'abord – au moment de formuler le projet – incité et que – la rédaction d'articles terminée – leurs auteurs proposent et posent. Notre idée est de planter quelques jalons, de fixer quelques repères qui, nous paraissant incontournable, sont à prendre en considération dans le débat autour du non-dit. Un tel fond groupé en forme d'une constellation de pistes n'est pas, nous semble-t-il, privé d'utilité.

Il est d'une évidence que le non-dit – auquel l'on oppose, parfois trop facilement, le dit – situe tout chacun qui se penche sur ce phénomène dans la question des limites du langage. La première association d'idées que l'on fait habituellement est celle avec le silence que l'on d'abord comprend dans son acception prélinguistique et extralinguistique. Il s'ensuit un autre phénomène que, par exemple, Georges Molinié dans sa *Sémiostylistique*¹ nomme « l'indicibilité du monde ». Chez Molinié, cette indicibilité, qui est l'avatar fondamental de l'indicible, traduit l'impossibilité d'exprimer « linguistiquement » le monde et fait voir que, ne pouvant être direct, le passage du *logos* au monde ne peut s'effectuer que « par des procédures de médiation qui atteignent une catégorisation maximale par le langage (verbal) ». Somme toute, le concept de mondain désigne cet indirect qu'est « le monde médiatisé, et, à la limite, catégorisé »², tandis que, pour l'auteur de *Sémiostylistique* toujours, la médiation elle-même, qu'il nomme « mondanisation », comprend l'expérience du monde qu'on a le plus souvent tendance à universaliser (prendre pour commune à tous les hommes), et qui est fondamentalement indirecte. Georges Molinié le formule ainsi : « La conséquence théorique de cette thèse est importante. On peut l'exprimer en ces termes : tout le mondain est appréhendable ; tout l'appréhendable est du mondain. Ce qui veut dire qu'on

¹ G. Molinié, *Sémiostylistique. L'effet de l'art*, PUF, 1998, coll. Formes sémiotiques.

² *Ibid.*, p. 8.

n'appréhende que du mondain, et jamais du monde : le monde est effectivement indicible. (...) »³. Il n'est pas sans importance pour notre propos que Molinié, bien qu'il reste catégorique dans ses propositions, accepte l'existence de deux cas à part où, exceptionnellement, l'expérience n'est pas du mondain mais, directement, du monde. Ces deux cas sont, premièrement, « une situation humaine, sans doute mythique, présocialisée, antérieure au développement du logos » et, ensuite, « un état tout à fait initial du développement psychologique de l'enfant »⁴. Ces deux cas, qui s'opposent au phénomène généralisé de la « mondanisation », ont chez Molinié le nom de « prémondanisation » ou de « mondanisation non aboutie ».

Non sans relation avec ce qui précède est cet autre point de repère, qu'il sied de dire originaire de notre civilisation judéo-chrétienne, qui est l'indicible intimement et naturellement lié avec l'impensable et l'imprononçable. De toute évidence, primitivement il s'agit de « (...) l'impossibilité de prononcer le Tétragramme qui nomme Dieu (les quatre lettres Yod – Hé – Vav – Hé, qu'on peut transcrire par YHWH, forme à la fois grammaticalement impossible et morphologiquement synthétique d'un verbe être et qui rappelle le nom par lequel dieu se désigne à Moïse en Exode 3, 14 : *'ehyéh 'asher 'ehyéh*, Je Suis Celui qui Suis). L'homme ne parle, l'écrivain n'écrit, que dans la tension qui le pousse vers la profération de ce Nom qui pourtant ne peut être proféré »⁵. Il est tout à fait compréhensible que juste après cette explication Eric Benoit évoque la « théologie négative » : « Le fait que le Tétragramme soit imprononçable nous dit que Dieu ne peut être dit. Il y a effectivement dans le Judaïsme toute une tradition de « théologie négative » (ou apophatique) : de Dieu on ne peut rien dire car on ne peut réduire Dieu à des concepts humains : (...) De Dieu, on ne peut dire que ce qu'il n'est pas (car ce qu'il est échappe à l'homme). La théologie négative démythologise Dieu : le nommer, ce serait déjà trop, ce serait idolâtrer un concept ou une représentation ; or, « *Tu n'adoreras aucune image* », commande Dieu »⁶. Comme on le sait, cette théologie négative qui remonte aux origines du Judaïsme, que d'ailleurs la Kabbale perpétuera partiellement beaucoup plus tard, n'est pas vraiment absente du Christianisme. Les noms de Grégoire de Nysse, du Pseudo-Denys l'Aréopagite, du Maître Eckhart ou de Jean de la Croix, pour ne citer que quelques-uns, sont révélateurs d'une idéologie que la conviction de l'indicibilité de Dieu fonde.

Pourtant, si l'apophase (*apophasis*) est la négativité même – « De Dieu, on ne peut dire que ce qu'il n'est pas (car ce qu'il est échappe à l'homme) » –, la théologie négative comprise comme un mode de pensée apophatique inclue une démarche de nature intuitive qu'est l'aphérèse (*aphairesis*). C'est avec cette catégorie qu'entre l'impensable et l'imprononçable une désunion se produit. L'aphérèse, traduite comme abstraction ou retranchement, permet d'atteindre l'essentiel à condition de faire successivement abstraction du non-essentiel. Apparentée à l'anamnèse idéaliste de Platon, une telle aphérèse ouvre la voie à une connaissance directe et subite de la divinité qui

³ *Ibid.*, p. 8-9.

⁴ *Ibid.*, p. 9.

⁵ E. Benoit, *Ecrire le cri : Le Livre des Questions d'Edmond Jabès. Exegèse*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2000, p. 25.

⁶ *Ibid.*, p. 26.

est une, indivisible, simple et ultime. L'aphérèse a ainsi tous les traits d'une illumination contemplative et comme telle elle ne peut se réaliser que sans la moindre médiation du langage. Dans cette voie de la connaissance le sujet de la quête et son objet deviennent momentanément un. Une telle identité de l'être divin et du penser fait que, sans être nommé, Dieu peut pourtant être pensé. La conséquence majeure en est que l'acte de pensée n'y est nullement consubstantiel au langage. L'indicibilité, l'ineffabilité, l'irreprésentabilité sont l'effet naturel de ce type de connaissance. Son terrain est restreint – c'est celui du silence. Selon une formule bien lapidaire, il est possible de dire qu'au silence divin répond le silence sur Dieu où, pourtant, la révélation s'avère possible. Ainsi, le non-dit, celui de l'imprononçable joint au pensable, oppose la réalité au langage. La réalité que l'on croit ou que l'on sait irreprésentable, ineffable, se dérobe au langage qui a des limites qu'il est impossible de franchir.

Le concept d'apophase, fondateur de la théologie négative, ne s'épuise cependant pas dans ses sens primitifs et originaires. Il trouve bien des continuations qui, tout en demeurant indirectes, restent emblématiques. De manière générale, il est possible d'en dégager deux groupes. D'abord des phénomènes et tendances où le non-dit pris et compris comme l'impossibilité de dire trouve sa cause fondatrice à l'extérieur du langage. Theodor W. Adorno soutenant deux ou trois ans après la Seconde Guerre mondiale qu'après Auschwitz on ne pouvait plus écrire de poèmes en fournit une exemplification moderne plus que forte. Même la palinodie proposée par lui plus tard⁷ n'a réellement pas affaibli l'impact de son propos. L'impossibilité de poésie après Auschwitz signifiait alors comme elle signifie pour plusieurs jusqu'à présent, nous semble-t-il, le deuil auquel proposer un terme paraît toujours inimaginable. Le non-oubli paradoxal que le non-dit seconde doit silencieusement rappeler que le malheur, tel qu'il a réellement été, a pour cause un excès de la douleur. Pour compléter, notons seulement que Pierre Brunel dégage de cette (im)possibilité d'« écrire un poème après Auschwitz » trois attitudes principales dans la littérature française de la seconde moitié du XX^e siècle : 1. Écrire la poésie du désastre, 2. Renoncer à écrire de la poésie, 3. « La poésie malgré tout »⁸.

Comme il est facile de s'en douter, pour ce qui est du second groupe de phénomènes et tendances, il trouve sa cause fondatrice à l'intérieur du langage. L'exemplification la plus manifeste est à trouver chez Mallarmé et dans cette tradition moderne qu'il inaugure. Maints phénomènes et concepts sont à l'évidence en jeu. Parmi eux sont à rappeler en premier lieu ce désir « de séparer comme en vue d'attributions différentes le double état de la parole, brut ou immédiat ici, là essentiel »⁹. L'essentialisation de la parole littéraire qui s'ensuit amène dans la théorie mallarméenne une suite qu'est « la disparition élocutoire du poète » qu'implique l'œuvre pure. « Les autres grands thèmes mallarméens (l'impuissance, la mort, la négation en

⁷ „La souffrance a autant le droit de s'exprimer qu'un homme torturé a le droit de crier ; ainsi était-il peut-être faux de dire qu'après Auschwitz on ne pouvait plus écrire de poèmes”, dira Adorno quelques années plus tard dans sa *Negative Dialektik*. Cité d'après Eric Benoit. *op. cit.*, p. 18, note 1.

⁸ Dans son essai *La littérature française aujourd'hui, essai sur la littérature française dans la seconde moitié du XX^e siècle*, Vuibert, 1997, coll. Idées et Références.

⁹ S. Mallarmé, « Crise de vers », dans *Oeuvres complètes*, Gallimard, 1945, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p. 368.

général, même la prise de conscience par laquelle la littérature « se scrute » dans son essence) prennent place après celui de l'impersonnalité : l'intention de ne faire exister l'œuvre que pour et par elle-même » – note lapidairement Paul de Man¹⁰. L'autotélicité qu'invoque l'impersonnalité reste en une relation intime avec la « disparition élocutoire » qui fait que les mots auxquels l'initiative est cédée deviennent le sujet et l'objet même de l'œuvre. C'est dans ces conditions-là que le silence et le non-dit arrivent à se manifester, le *suggérer* mallarméen leur étant de secours. Maurice Blanchot explicite cette réalité de la parole essentielle en ces termes : « Pour Mallarmé, le langage n'est pas fait de mots même purs : il est ce en quoi les mots ont toujours déjà disparu et ce mouvement oscillant d'apparition et de disparition »¹¹. Selon une reformulation qu'il propose dans « La littérature encore une fois », la réalité de la parole littéraire a son fonctionnement propre : « Comme si, dans le langage littéraire, le vide du signifiant devait fonctionner comme positif, la « réalité » du contenu comme négatif, de telle sorte que plus la différence de potentiel entre les deux conducteurs sera élevée, la résistance plus forte, au point de tendre à l'infini, plus l'œuvre sera proche de se signifier comme littéraire »¹². A ce qu'en dit Blanchot répond l'idée que Josette Rey-Debove traduit dans ces termes : autrement que le code du discours et celui du discours métalinguistique, le code du discours littéraire – qui met en relation « le signe et le « monde modelé par le signe » – fait générer les énoncés littéraires sur un modèle de « compétence poétique »¹³.

Au « en creusant le vers, j'ai rencontré le Néant » de Stéphane Mallarmé correspond un « le silence, le néant, c'est bien là l'essence de la littérature, "la Chose même" » de Maurice Blanchot. Celui-ci, on le sait, comptent parmi les plus importants continuateurs de la poétique mallarméenne. Une lecture attentive d'« *Après coup* » précédé par « *Le Ressassement éternel* » de Maurice Blanchot¹⁴ nous a amené à réfléchir sur le rôle que joue dans la création artistique de l'auteur de *L'idylle* (1936) et du *Dernier mot* (1935), et dans sa théorie littéraire, la catégorie de l'indicible et celles qui en sont tributaires, telles que le non-dit, le silence, le néant, le rien, le neutre, le désastre ou le ressassement. Il est sans doute utile de dire que toute cette tradition moderne dont les contours nous esquissons a pour toile de fond une conception générale de l'art qu'invoque Emmanuel Lévinas au moment d'examiner de très près nombre d'éléments constitutifs tant de la création blanchotienne que de sa théorie de « l'espace littéraire ». Lévinas dit substantiellement que « L'essence de l'art consisterait à passer du langage à l'indicible qui se dit, à rendre visible par l'œuvre l'obscurité de l'élémental. Décrire l'œuvre de cette façon, cousue de contradictions, n'est pas la dialectique, parce que de

¹⁰ P. de Man, « La circularité de l'interprétation dans l'œuvre critique de Maurice Blanchot », dans *Critique*, n° 229, juin 1966, p. 552.

¹¹ M. Blanchot, « Le livre à venir », dans *Le livre à venir*, Editions Gallimard, 1959, coll. Folio, note de la p. 320.

¹² M. Blanchot, « La littérature encore une fois », dans *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 586.

¹³ J. Rey-Debove, « Notes sur une interprétation autonymique de la littérature : le mode du «comme je dis», *Littérature*, n° 4, déc. 1971, p. 93.

¹⁴ W. Rapak, « *Après coup* » précédé par « *Le Ressassement éternel* » de Maurice Blanchot : une lecture, Universitas, Cracovie, 2005.

cette alternance de contraires, l'un submergeant l'autre, ne se dégage point un plan de pensée où cette alternance se surmonte et où la contradiction s'apaise. Si la pensée devait dégager ce plan – s'élever à une synthèse – nous demeurerions encore dans le monde, sur le terrain des possibilités et des initiatives humaines, dans l'Action et le Sensé. La littérature nous rejette ainsi sur un rivage où aucune pensée ne peut aborder – elle débouche sur l'impensable. Ici seulement finit la métaphysique idéaliste du *esse-percipi* »¹⁵. De ce que suggère l'auteur de *Sur Maurice Blanchot* une série d'antagonismes oppose deux principes. D'un côté, ce qu'il est possible de nommer une dialectique qui, bien que « cousue de contradictions », cherche à « s'élever à une synthèse » pour permettre à l'art de rester dans « l'Action et le Sensé ». De toute évidence cette dialectique relève du pensable que le dicible seconde. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, à l'opposé de cette dialectique l'on ne trouve aucunement une autre dialectique. Ce à quoi s'oppose la dialectique du pensable, et par conséquent du dicible, n'est pas une dialectique, mais ce qu'il serait le plus logique de nommer une non-dialectique (équivalant à celle du paradoxe). Celle à laquelle sont « condamnés » les auteurs qui, pour aborder l'impensable, explorent les limites du langage. « Cousue de contradictions » insurmontables, la pensée aux contours incertains qui doit quitter les certitudes de l'idéalisme de l'*esse-percipi* ne peut que recourir si ce n'est pas à la parole muette, c'est à celle que l'on peut nommer parole (c)ouverte, elle aussi « cousue de contradictions ». Elle comprend le dit et le non-dit, le *parler* et le mutisme qui lui impose son silence. Pour une telle non-dialectique Maurice Blanchot évoque l'existence du phénomène d'une « contamination des mots par le mutisme et du silence par les mots » qui « désignent peut-être la vérité de toute langue, et particulièrement du langage littéraire (...) »¹⁶. C'est indubitablement à une telle non-dialectique littéraire qu'a pensé Marie-Chantal Killeen au moment de statuer sur le paradoxe du (non)-dit de la littérature : « Entre le silence tout court et l'écriture du silence, entre ne rien dire et *dire (le) rien*, s'ouvrira ainsi un écart riche en significations et en possibilités pour cette nouvelle écriture de l'indicible »¹⁷. C'est dans cet écart que trouvent leur place les vertus du silence et tous ceux qui se sont mis à les louer. C'est dans cet écart que la célèbre thèse 7 de Wittgenstein – « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » – cède à la tentation d'un « Ce qu'on ne peut dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire » de Jacques Derrida¹⁸.

¹⁵ E. Lévinas, *Sur Maurice Blanchot*, Fata Morgana, 1975, p. 18.

¹⁶ M. Blanchot, « La Parole vaine », dans *L'Amitié*, Gallimard, Paris 1971, p. 146.

¹⁷ M.-Ch. Killeen, « Introduction », dans *Essai sur l'indicible. Jabès. Blanchot, Duras*, Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis, 2004, coll. « L'Imaginaire du Texte », p. 16.

¹⁸ Pour d'intéressants développements voir M.P. Markowski, « Wobec Niewyraźnego : teologia negatywna, dialektyka, dekonstrukcja », dans Wł. Bolecki, E. Kuźma (éd.), *Literatura wobec niewyraźnego*, IBL PAN, 1998, coll. Z Dziejów Form Artystycznych w Literaturze Polskiej.